LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité

LE NUMERO 5 CENTIMES

DIXIEME ANNEE. — N° 155

DE ROUBAIX TOURCOING

VENDREDI 3 JUIN 1904

ABONNEMENTS
Nord et Départements limitrophes . . . Trois mois : 4 fr. 50 Six mois : 9 fr. Un an : 18 fr
Autres Départements. . . . . » 5 fr. 50 » 11 fr. » 22 fr

RÉDACTION ET ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 146, Rue Saint-Jean, 146, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au Bureau du Journal et dans toutes les Agences de Publicité

DEMAIN
Six PAGES

Notre Nouveau Concours

POUR Y PRENDRE PART

Il suffit de lire attentivement notre intéressant feuilleton historique

L'Assassinat
DE LA RUE DES OYERS

UN PREMIER PRIX DE 5,000 FRANCS EN ESPECES.

DIX PRIX DE CENT FRANCS EN ESPECES.

CINQ CENTS AUTRES PRIX.

Voir nos précédents numéros

On peut se procurer dans nos bureaux et chez nos dépositaires les numéros contenant, avec les bons déjà publiés, le commencement de L'ASSASSINAT DE LA RUE DES OYERS.

La Journée d'Hier

On annonce que les Japonais viennent de remporter une grande victoire en Mandchourie. — Le général Kouroki a infligé une défaite complète au général en chef russe Kouropatkine.

—o—

A la suite de l'enlèvement de deux négociants américains par des brigands marocains, les Etats-Unis ont envoyé à Tanger cinq navires de guerre.

—o—

Les débats du double assassinat d'Aix-les-Bains ont commencé hier devant la Cour d'assises de la Savoie.

—o—

La journée du 1er Juin n'a été troublée à Armentières-Houplines que par des chevauchées de gendarmes et des patrouilles militaires. — Les membres de la commission mixte ont eu une réunion.

—o—

Les funérailles du malheureux ouvrier fusillé dans le parc du châtelain Masurel ont eu lieu à Tourcoing. — Une transaction pour dix mille francs est intervenue entre Masurel et la famille de la victime.

«Les Traditions Militaires»

Les échecs succèdent aux désastres en Extrême-Orient et après la marine, voilà l'armée russe qui se montre inférieure à son adversaire et doit battre en retraite en abandonnant matériel et canons. Comme je l'ai déjà dit ici même à plusieurs reprises, nous devons le regretter et quelque admiration que puisse exciter l'héroïsme des Japonais, nous ne devons pas oublier que la nation qui se fait battre là-bas est une nation alliée.

Je ne suis pas, tant s'en faut, un dévot de l'alliance russe, je ne la crois pas indispensable ; mais enfin elle existe et je me permettrai de trouver un peu inconséquents ceux qui affichent une japonophilie excessive. Ils devraient pour être logiques commencer par proposer la dénonciation de l'alliance. Tant qu'elle subsistera, nous devrons, sans nous lancer dans les aventures, sans tirer le canon, ce qui serait aller au delà des engagements pris, observer tout au moins l'attitude et la réserve que nous commande la situation spéciale dans laquelle nous nous trouvons.

Mais cela ne va pas jusqu'à nous empêcher de tirer des événements l'enseignement qu'ils comportent, et il faut reconnaître que toutes ces guerres modernes sont singulièrement instructives et montrent bien l'inanité des idées généralement admises et des lieux communs que chacun s'en va répétant.

Il n'y a pas encore trois mois, les feuilles militaristes de notre pays annonçaient que la puissante armée russe disperserait d'un souffle l'armée japonaise. La flotte nippone elle-même, dont on ne niait point la valeur matérielle, devait être rapidement réduite grâce à la supériorité des officiers et des équipages du tsar. Et tous les généraux en chambre, tous les guerriers de coin de feu, tous les stratèges des rédactions nationalistes répétaient gravement : « Sans doute » les cuirassés sont puissants, les fusils » japonais supérieurs aux fusils russes, » l'artillerie excellente, mais il manque » une chose à l'armée et à la marine du » Mikado. Il leur manque des traditions. »

Avoir des « traditions », voyez-vous, tout est là ! Et comme la phrase tombe bien, comme elle est sonore, comme elle évoque les idées et semble au premier abord signifier quelque chose, bien des gens répètèrent avec confiance : « Il leur manque des traditions » et se sentirent rassurés par cette formule. Je voudrais bien savoir où en sont messieurs les écrivains militaires avec leurs « traditions ». Quoique n'en ayant pas, les marins japonais ont fait pas mal de choses et les petits soldats nippons ont pris d'assaut des positions formidables.

Cela confirme tout ce qu'on avait pu observer et dans la guerre hispano-américaine et pendant la campagne du Transvaal. Ce n'était certes point des traditions qui manquaient à la marine espagnole, tandis que la marine américaine n'en avait guère ou même pas du tout. Et les soldats réguliers du roi d'Espagne dont les traditions remontaient à Charles Quint furent facilement défaits par les milices nord-américaines. Au Transvaal on eut ce spectacle édifiant : toute une armée, non seulement de soldats, mais qui plus est de soldats de métier, tenue en échec et souvent battue, décimée, bafouée par une poignée de fermiers luttant pour l'indépendance.

Aujourd'hui, c'est une jeune armée, munie d'un outillage parfait, se conduisant d'après des méthodes scientifiques qui s'attaque au plus colossal empire du monde civilisé... et cette armée-là n'a pas quinze ans ! Qu'on nous laisse donc en paix avec toutes ces histoires.

La vérité est que dans les guerres modernes les facteurs qui ont pu avoir jadis une certaine valeur ne comptent plus guère. Les armées actuelles ne sont plus en rien comparables aux armées d'autrefois. Les hommes y passent trop rapidement pour y prendre vraiment cet esprit de corps dont on faisait si grand cas, et que les militaires professionnels considèrent encore comme indispensable. C'est qu'ils n'ont pas évolué en même temps que le reste du monde. Ils en sont encore, pour la plupart, aux vieilles théories et aux vieilles méthodes. Les événements qui se déroulent montrent la juste valeur qu'il convient d'accorder à leurs affirmations.

La constatation est précieuse à faire au moment où la Chambre commence à discuter la réforme du service militaire et sa réduction à deux années, puisqu'on cherche à opposer à cette loi démocratique l'opinion de vieux généraux et de vieux militaires qui peuvent avoir été des hommes fort remarquables mais sont restés de leur époque. Il faut accueillir avec réserve et sous bénéfice d'inventaire leurs objections. Le temps des augures et des oracles est passé. Nous ne croyons plus aux affirmations pures. Les formules, si sonores et si lapidaires soient-elles, ne produisent plus d'effet.

Et s'il n'était pas imprudent de tirer des conclusions d'événements, en nombre trop restreint pour qu'on puisse en dégager des lois certaines, on serait bien plutôt tenté de dire que dans les trois guerres dernières, les armées monarchistes, les armées de métier, se sont montrées inférieures aux armées démocratiques et aux milices nationales... qui l'avaient cependant pas de traditions.

André LEFEVRE

Choses du Jour

POLITIQUE DANGEREUSE

La politique des patrons du Nord n'est pas seulement une politique maladroite et détestable, c'est aussi une politique imprudente et dangereuse.

Parce qu'ils ont provisoirement gardé la majorité à l'Hôtel-de-Ville de Roubaix, parce qu'ils espèrent s'emparer de l'Hôtel-de-Ville d'Armentières, parce qu'ils sont devenus les maîtres à l'Hôtel-de-Ville de Lille, les patrons du Nord s'imaginent que l'ouvrier n'a plus dorénavant qu'à s'incliner devant leur bon plaisir.

Ils sont rois et ils tranchent des intérêts les plus graves en souverains absolus.

A Roubaix, leur morgue se double du dépit d'avoir été « mathématiquement » rejetés par le Suffrage Universel, et ils s'irritent à l'idée que la Justice administrative, dans un éclair d'indépendance, pourrait bien condamner leurs révoltants procédés électoraux. Aussi font-ils une guerre aveugle et sourde aux travailleurs qu'ils suspectent d'être demeurés des citoyens libres.

A Armentières, en prévision d'un scrutin municipal nouveau, ils se livrent à un odieux chantage politique. Ne viennent-ils pas de proclamer que la prime provisoire de 8 % consentie aux ouvriers du textile, en compensation de l'application de la loi Millerand-Colliard, resterait provisoire tant que la situation municipale ne serait pas éclaircie ? — éclaircie conformément à leurs vœux, s'entend !

Enfin, à Lille, quelle a été la première préoccupation de la municipalité nouvelle ? Fermer les cuisines populaires où venait se sustenter la misère des travailleurs en grève ; révoquer de son emploi modeste dans les services municipaux, le secrétaire du Syndicat textile, et, fait monstrueux qui date d'hier soir, supprimer « par mesure d'économie », l'éclairage à l'Hôtel des Syndicats, afin d'empêcher les grévistes de se concerter entr'eux !

Nous ne parlerons pas de Neuvilly, en Cambrésis, où après une longue grève, des travailleurs indignement exploités sont soumis à un véritable régime de terreur, la police et le parquet les accablant à tort et à travers, sur les indications d'une vieille fille, archimillionnaire.

Tel est, sans exagération aucune, le spectacle qu'il nous est donné de voir en ce moment et qui risque de se prolonger, si des puissances de raison, de sagesse et d'intérêt bien compris n'interviennent pas pour contraindre les patrons à mettre un frein à leur passion de lucre et à leurs besoins de vengeance.

Mais c'est encore moins à la sagesse et à la raison des patrons du Nord que nous nous adressons, ici. Nous craindrions trop de ne pas être entendu. Qu'ils se demandent si, dans cette région du Nord où le mouvement ouvrier, l'organisation ouvrière, pour être encore rudimentaires ne sont point cependant sans une certaine cohésion et une certaine puissance, — qu'ils se demandent si l'orgueil, le dédain, la persécution mesquine, l'affamement systématique, le manque à la parole donnée ne sont pas de nature à provoquer, ici ou là, des explosions de colère, de rage, de violence où sombrerait pour longtemps l'industrie même qui fait leur fortune et leur gloire !

Oh ! qu'on ne nous accuse pas de parler ainsi, pour nous faire mieux entendre ! Les procédés de chantage économique ne sont pas plus dans notre caractère que les procédés de chantage politique. Si nous mettons en garde le patronat contre son aveuglement insensé, si nous l'invitons à voir dans les ouvriers des hommes vis-à-vis desquels il a le devoir de se comporter humainement, c'est parce que la rumeur des colères longtemps contenues, des indignations longtemps refoulées, le cri des ventres affamés s'élèvent redoutables et pleins de menaces.

Il est temps, en vérité, pour les patrons du Nord, de souffler sur les fumées de leurs défaites ou de leurs succès électoraux et de regarder devant eux, sous le clair soleil de Juin, ces innombrables forçats de l'usine qui lèvent vers leurs oppresseurs des bras nerveux pour obtenir le droit imprescriptible à la vie.

Nous sommes adversaires des résolutions violentes, nous les avons toujours combattues, nous adjurons encore les ouvriers de s'en garder ; mais nous tenons à constater que les patrons du Nord ne font rien, au contraire, pour que la crise textile que nous traversons depuis de si longs mois se solutionne pacifiquement.

S'ils ne renoncent pas à leur politique agressive, s'ils persistent à se refuser à toute conversation loyale avec leurs salariés, ils porteront devant l'opinion publique la responsabilité exclusive des orages économiques amoncelés sur notre région et que le moindre incident peut déchaîner en terrible tempête.

Réfléchissez, Messieurs !

G. SIAUVE-EVAUSY.

Baudelaire Inédit

Charles Baudelaire, invité à dîner à Lagny, chez des amis, improvisa la ballade suivante, restée depuis lors inédite.

Les circonstances dans lesquelles le poète des « Fleurs du Mal » écrivit cette pièce nous ont été contées par l'héritier de l'hôte, qui a bien voulu donner à « Gil Blas » la primeur de ces vers :

— Au moment de servir le dîner, une domestique entra tout effarée dans la salle à manger, en s'écriant : « Madame, on vient de tirer de l'eau le corps du pauvre pêcheur, disparu depuis quinze jours ! »

A table, on s'entretint du malheureux ; il aimait une jolie fille du pays et, ne pouvant l'épouser, il avait préféré mourir.

Baudelaire était resté songeur devant ce récit. Le repas terminé, il écrivit cette ballade, qui a été retrouvée, il y a quelques jours, parmi de vieilles lettres. »

La ballade du noyé

C'est au fond, tout au fond du fleuve,
Que ma carcasse, à la fin veuve
De son âme, tranquillement,
Au pied d'une estacade neuve,
Se décompose en ce moment.

***

A moitié couverte de bourbe,
Trouée en tous sens par la tourbe
Des larves et des vers puants,
Parfois étreinte par la courbe
D'une anguille aux anneaux gluants

***

Leur cohue innombrable grouille
Dans mes entrailles qu'elle fouille
Avec des mouvements joyeux.
Et souvent une grenouille
Me regarde avec ses gros yeux.

***

Dans l'eau verte, le perche passe
Avec la tanche rose et grasse
Et la carpe au ventre argenté ;
Le brochet gourmand, à la trace
Suit le goujon épouvanté.

***

A travers la vitre profonde,
Je revois la friture blonde
Et le vin bleu que je buvais
Lorsque j'étais encore au monde
Avec la femme que j'aimais.

Ch. BAUDELAIRE.

ÉCHOS ET NOUVELLES

COQUETTES.

Un chimiste allemand, le professeur Baeyer, de l'Université de Munich, a eu l'ingénieuse idée d'analyser les cosmétiques trouvés dans les sépultures de l'ancienne Egypte. Il a même concentré ses recherches sur les pâtes qui enduisent encore la face de la momie de la princesse Aft qui, d'après les inscriptions du cénotaphe, mourut il y a trente-quatre siècles.

La conclusion du savant chimiste est que l'Européenne du vingtième siècle use des cosmétiques exactement semblables à ceux qui furent en honneur au temps des Pharaons : mais il fait cette réserve : les femmes de l'Antiquité se fardaient bien plus copieusement que nos plus intrépides coquettes.

—o—

COURS DE GALANTERIE.

Le doyen Tufts, de l'Université de Chicago, vient de prononcer devant les étudiants de troisième année, une apologie raisonnée du flirt. « Les manœuvres de coquetterie, dit-il, ne sont pas seulement un emploi des énergies superflues ; elles sont l'expression d'un instinct ; elles exercent les facultés qui seront nécessaires dans la vie sérieuse. »

A l'Université de Chicago, le système de la co-éducation est en vigueur. De très nombreuses jeunes filles suivent les cours et participent à toutes les fonctions de la vie universitaire. Nul doute que les conseils du doyen Tufts ne soient écoutés et que les étudiants des deux sexes n'exercent assidûment les « facultés » qui leur seront « nécessaires dans la vie sérieuse ».

NOS DÉPÊCHES

(Par Services Téléphoniques Spéciaux)

LA GUERRE
Russo - Japonaise

Comme il fallait s'y attendre, les nouvelles de source russe sur les combats de Kin-Tchéou et de Nan-Chan cherchent évidemment à atténuer la portée de ces faits d'armes. A en croire les dépêches publiées à Pétersbourg, la prise de Kin-Tchéou fut un simple incident, mais elles conviennent pourtant que les Japonais ont subi des pertes énormes. La mesquinerie du procédé choquera les plus prévenus. Comment, si ce fait d'armes a été sans importance, les Japonais ont-ils perdu tant de monde et comment les Japonais ayant perdu tant de monde sans faire grand mal aux Russes, ceux-ci n'ont-ils pas conservé leurs positions et ne crient-ils pas victoire ? L'explication est absurde et si l'on croit que c'est en truquant ainsi les informations que l'on en imposera à l'opinion publique et que l'on sauvera le prestige de la Russie, on se trompe étrangement.

Une autre information sensationnelle, mais puérile, c'est celle qui nous apprend qu'une armée de 30,000 Russes marche au secours de Port-Arthur. Où les Russes pourraient-ils trouver actuellement 30,000 hommes pour faire une puissante diversion dans la direction de Port-Arthur ? Ces 30,000 hommes devraient être détachés de la seconde ligne de défense des troupes que Kouropatkine en personne commande sur la route de Liao-Yang, de telle sorte que cette seconde ligne de défense serait considérablement affaiblie et que les forces du général Kouroki n'auraient qu'à marcher de l'avant pour la briser, isolant du même coup l'armée qui se serait portée au secours de Port-Arthur et qui serait bientôt prise entre les forces de Kouroki et les forces japonaises qui assiègent Port-Arthur !

Ce sont là des combinaisons absolument folles, et si, vraiment, ces projets ont été examinés par l'état-major russe, on peut en conclure que celui-ci est absolument aux abois et qu'il veut tenter l'impossible.

Ce qui est plus sérieux semble-t-il, c'est le bruit suivant lequel toutes les forces de Kouropatkine établies sur la ligne de Liao-Yang se porteraient en avant contre l'armée du général Kouroki, parce que, dans les conditions actuelles, ces forces sont menacées d'être enveloppées et cernées par les Japonais.

Cette tactique serait audacieuse, mais avec un peu de chance elle pourrait avoir pour résultat d'améliorer provisoirement la position des Russes, seulement, elle comporte naturellement l'abandon du premier plan de Kouropatkine, de ce fameux plan où était prévue la retraite générale, même jusqu'à Karbine.

En se portant en masse en avant, ce sont les Russes qui offrent la bataille. Cela nous prépare pour ces jours-ci des événements du plus haut intérêt.

Grande VICTOIRE JAPONAISE
Défaite complète de Kouropatkine

L'Agence Havas publie l'information suivante :

Une dépêche de Tokio annonce que le général Kouroki a défait complètement le général Kouropatkine près de Sou-Men-Tsé. Les Russes ont abandonné toutes leurs positions à l'est d'Haï-Tcheng. Des canons et de nombreux cosaques ont été pris.

D'autre part, l' « Information » publie une dépêche ainsi conçue :

Le général Kouroki aurait complètement défait Kouropatkine. Plusieurs canons auraient été pris, et des escadrons entiers de cosaques seraient prisonniers.

A la Légation du Japon à Paris, on déclare avoir été avisé de la déroute du généralissime russe Kouroptkine, mais n'avoir pas encore reçu de détails officiels sur la grande victoire japonaise.

Ajoutons que cette victoire des Japonais était prévue et les dépêches suivantes envoyées avant la nouvelle de la défaite de Kouropatkine montraient la situation critique du généralissime russe. Nous les reproduisons dans l'ordre où elles nous sont parvenues.

Londres, 1er juin. — D'après une dépêche de Niou-Tchouang, 31 mai, publiée par plusieurs journaux, le bruit court que des troupes japonaises ont été vues sur la rive droite du Liao.

On mande de Saint-Pétersbourg au « Daily Mail », le 31 mai, que le général Kouropatkine a ordonné aux femmes et aux enfants de quitter immédiatement Liao-Yang et Moukden.

(Cette dernière nouvelle est très importante, car elle indique que le commandant de l'armée russe s'attend à une prochaine bataille entre Moukden et Liao-Yang).

Londres, 1er juin. — On télégraphie de Séoul que les Japonais ont occupé les montagnes de Mo-Tien-Ling, situées à 160 kilomètres au nord-ouest de Feng-Hoang-Tcheng et directement à l'est de Liao-Yang.

On mande de Tokio que les forces du général Kouroki ont eu un engagement avec la cavalerie russe à Aiyang, c'est-à-dire à 32 kilomètres, au nord-est de Feng-Hoang-Tcheng.

Cette nouvelle est importante, car elle montre que l'aile droite de la première armée japonaise enveloppe lentement, mais sûrement, l'aile gauche du général Kouropatkine. Les correspondants des journaux anglais indiquent tous que la lenteur de la marche des Japonais est causée par l'état déplorable des routes absolument détruites par les pluies de printemps et qu'il faut refaire. Le général Kouroki a employé toutes ses troupes à cette besogne, aussi bien la cavalerie que l'infanterie.

Rien n'est venu confirmer la nouvelle, d'ailleurs parfaitement invraisemblable, que le général Kouropatkine se soit décidé à quitter Liao-Yang pour marcher au secours de Port-Arthur. Les forces japonaises de la première armée ont été continuellement augmentées depuis un mois et doivent compter une centaine de mille hommes. Si Kouropatkine se mettait en mouvement avec une menace pareille sur son flanc, il s'exposerait à un terrible désastre.

On télégraphie de Pétersbourg :

La défaite de Kouropatkine serait la suite des opérations dont un communiqué officiel russe nous entretient en ces termes :

— A dix heures et demie du soir, le 27 mai, l'infanterie japonaise de Kuandesan commença une attaque de front et de flancs contre nos cosaques qui occupaient une position, près de Thaogo, à 15 verstes au nord-ouest de Kuandesan.

Les Japonais, à l'abri des ténèbres, ouvrirent un feu rapide et désordonné. Au commencement de la bataille, on aperçut des signaux électriques.

Les cosaques à pied reculèrent jusqu'au passage de Tchentine, à 2 verstes à l'ouest de Thaogo, puis jusqu'à Ainiamine, à 16 verstes à l'ouest du passage de Tchentine.

La fusillade cessa à deux heures du matin, le 28 mai.

Les Japonais poussèrent la poursuite jusqu'à l'extrémité du passage de Tchentine.

Dans la matinée du 28, les premières colonnes du détachement japonais s'approchèrent d'Amiamine ; elles reculèrent ensuite sur les hauteurs, à l'ouest de cette dernière localité.

A dix heures du matin, les Japonais se formèrent en ordre de bataille : deux bataillons, avec un troisième en réserve.

A onze heures du matin, une batterie se mit en position et ouvrit le feu, lançant des schrapnels dans la vallée.

L'infanterie japonaise, qui s'avançait en masses compactes, souffrit beaucoup du feu des cosaques.

A dix heures vingt, les cosaques, ayant remarqué que les Japonais contournaient notre flanc droit, se replièrent en bon ordre sur Saï-Ma-Tza.

L'arrière-garde cessa le feu à deux heures de l'après-midi.

Nous avons perdu deux officiers et sept cosaques.

La dépêche officielle russe ajoute que les Japonais s'avancèrent alors vers Saï-Ma-Tza — le Son-Men-Tsé de la dépêche publiée plus haut — mais qu'ils n'y étaient pas arrivés au moment de l'expédition du télégramme.

L'emotion à Pétersbourg

Pétersbourg, 1er juin. — Les récents événements produisent les plus déplorables effets. A la Bourse des valeurs et à la Bourse du commerce, les transactions sont très difficiles. Les nouvelles pessimistes continuent, en effet, à circuler, sans qu'il soit possible de rien vérifier car dans les milieux officiels on répond toujours qu'on n'a rien reçu. Aussi, les fausses nouvelles rencontrent-elles des oreilles complaisantes.

On annonce, aujourd'hui, qu'en présence des événements actuels, l'empereur, qui est encore à Tsarkoïé-Sélo, aurait abandonné son projet de villégiature à Péterhoff et rentre-

---

FEUILLETON DU 3 JUIN 1904. — N° 19.

Lille et le Nord de 1812 à 1821

L'ASSASSINAT
DE LA
RUE DES OYERS

PREMIERE PARTIE

V

Où Jacques Rey se livre, sans le savoir, à une première opération commerciale, qui ne lui réussit que tout juste.

Jacques répondit par une grimace qui ne signifiait rien de bon.

— Les « affaires » vont mal, reprit Moneuse. Nous avions pourtant réalisé quelques bénéfices. Jacques, sur mon avis, les avait même employés à vous acheter quelques babioles...

— C'est bien aimable à vous, dit Delphine.

— Mais nous nous les sommes laissé voler, comme des imbéciles.

— Voler ?

— Mon Dieu, oui ; que voulez-vous ? trop de confiance... Quand on est honnête, on suppose volontiers que tout le monde l'est. Mais nous nous rattraperons une autre fois...

Reproduction interdite.

VI

Oscar Bruscambille, premier acrobate du roi de Patagonie.

Cette première opération ne paraissait pas faite pour encourager Jacques Rey, dans la carrière où Moneuse avait voulu l'entraîner. Cependant les ressources dont semblait disposer ce diable d'homme, les compères, les ramifications qu'il avait partout, et jusqu'à cette évasion d'où il résultait que la justice pouvait bien l'atteindre ; mais non le garder, tout cela avait fini par ébranler Jacques, que nous savons d'une nature molle et sans volonté.

Ensuite, — nous en avons eu plusieurs preuves, — il s'en fallait que Rey fut la délicatesse en personne. C'était une nature de coquin, timide et peureuse, préférant le dol interlope aux expéditions aventureuses, mais qui ne demandait qu'à être cultivée.

Or, il ne pouvait pas tomber en de meilleures... en de plus mauvaises mains, voulons-nous dire, que celles de Moneuse.

Pendant quelque temps, les deux amis vivotèrent en faisant à droite et à gauche quelques petites expéditions, qui leur offraient plus de danger que de profit.

Puis, un beau matin que la Justice s'était réveillée, qu'on doublait les brigades de maréchaussée, que les perquisitions se multipliaient dans le pays, Moneuse disparut tout à coup, comme une muscade, sans même en informer Rey et sa femme, les meilleurs et surtout les plus tendres amis qu'il disait avoir.

Jacques, incapable de rien combiner par lui-même, essaya de se raffacher à Gaspard ou à quelqu'autre complice ; mais tous s'étaient éclipsés en même temps que Moneuse. La plupart des cabarets borgnes disséminés çà et là, qui leur servaient de points de repère, étaient fermés ; les autres étaient tenus par de nouvelles gens, qui ne paraissaient pas même avoir connu leurs prédécesseurs.

Les ressources allaient s'épuisant. La maisonnette de la rue de l'Helpe, à Avesnes, se démeublait à vue d'œil. Les bijoux, les beaux atours étaient vendus ou engagés. Enfin, il vint un moment où le pain allait manquer dans la huche.

Delphine, comme toutes ses pareilles, mesurait ses semblants de tendresses et de bonne humeur, au plus ou moins de ressources qu'il y avait au logis ; si bien que sous tous les rapports, le ménage devint un enfer. La femme houspillait le mari, du matin au soir.

— Quel malheur, disait-elle, d'avoir épousé un fainéant, un « propre à rien », incapable de faire subsister sa famille !...

Et sa jeunesse qu'elle sacrifiait ! et ses yeux qu'elle usait à pleurer ! et patati, et patata ! Pour un rien, elle les planterait là tous les deux, lui et l'enfant... A la bonne heure ! Gennaro et Moneuse ! Il y avait au moins de la ressource avec ces hommes-là.

Il en résulta que, fatigué, humilié, de ces éternels reproches, et plus encore pour fuir la maison, que dans l'espoir de gagner de l'argent, Jacques prit le triste parti d'aller parcourir les campagnes et les villages environnants, en pratiquant la profession honorable, mais de maigre , d'étameur.

Il partait le lundi matin, emmenant avec lui son fils, couchant le plus souvent dans les granges, mangeant à la grâce de Dieu, et rapportant, le samedi soir, les maigres recettes faites pendant la semaine.

Cela ne valait pas beaucoup mieux que rien. Mme Rey, qui avait été couturière, aurait pu, pendant ce temps, chercher à se faire quelques pratiques, mais indépendamment de ce que ses mœurs n'inspiraient aucune confiance, aucune sympathie, elle était d'une paresse sans nom.

S'orner de quelques débris de toilette plus ou moins fanés ; retenir par tous les moyens en son pouvoir sa gentillesse, qui commençait à lui dire adieu ; parfumer et boucler ses cheveux ; se regarder au miroir et s'y faire des mines ; se trouver autant que possible sur le passage des gros bonnets de l'endroit et leur adresser d'engageants sourires, dans l'espoir de repeupler ses filets, tels étaient les soins quotidiens auxquels sa vie était consacrée.

Ah ! s'il s'était seulement trouvé là quelqu'un d'à peu près cossu, qui voulût l'enlever !...

Naturellement, Rey revenait le plus souvent de ses excursions, les habits en mauvais état ; la veste du petit prenait le frais par les coudes et sa culotte par les genoux... Mais il était tout à fait au-dessous de Mme Delphine de se préoccuper de ces détails.

Le dimanche, l'unique jour de leurs touchantes réunions de famille, se passait habituellement à se dire des injures et même à se battre.

François, le pauvre enfant, le filleul de M. Bonnier, grandissait au milieu de ces exemples, dont il ne devait pas tarder à recueillir les fruits.

Ainsi allait à la dérive cette triste association de la paresse et du vice, lorsque un matin, la ville d'Avesnes se réveilla toute étonnée, et même charmée, de posséder, dans ses murs, en pleine place publique, une grande voiture oblongue, montée sur six roues et aux panneaux de laquelle brillait, en belles lettres jaunes, l'inscription suivante :

BRUSCAMBILLE AINE
Prestidigitateur, funambule et cueilleur de dents.

Suivait un panégyrique où il était « constaté » que « Bruscambille avait avantageusement visité les machoires de tous les souverains de l'Europe, et qu'il rapportait de Madagascar une poudre dentifrice ayant tout à la fois la propriété de détruire les insectes domestiques, de rétablir la paix dans les ménages, et de faire, comme le bienheureux Saint-Antoine de Padoue, retrouver les objts perdus. »

Bruscambille aîné était un homme d'une quarantaine d'années, frais, rose, grassouillet, très insinuant avec les dames auxquelles il vendait aussi des philtres secrets, qui les faisaient, à leur volonté, maigrir ou grossir.

Au repos, dans la vie privée, Bruscambille avait assez l'air d'un bijoutier, portant sur lui des échantillons de son fonds. La seule chose qui le distinguât et rappelât son métier, était une chevelure brune, longue comme celle d'une femme, relevée à la chinoise, tordue en chignon sur le haut de la tête et assujettie par un peigne de cuivre. Les jours où il débitait sa « pommade du Harem » — la seule vraie qu'il y eût au monde, et même dans l'Europe, — il laissait flotter le long de ses épaules cette nattes vagabondes.

Sur le devant de sa voiture ouverte en cabriolet lorsqu'il opérait « lui-même », au son d'un trio de cimballes, grosse caisse et trompette, joué par un seul virtuose déguisé en Turc, Bruscambille se drapait majestueusement dans une longue robe de velours noir, constellée de Croissants, de Sphinx, et de Salamandres.

Il avait été autrefois acrobate du roi de Patagonie. Aussi, lorsqu'il daignait, aux grandes solennités, figurer en personne, admirait-on encore, sous son maillot saumon, des jambes d'Alcide et des genoux raboteux comme les nœuds d'un chêne.

Indépendamment de son aimable personne, la troupe se composait de deux jeunes funambules de douze à treize ans, dont le passe-temps habituel, même en dehors des représentations, était de se faire craquer les jointures des bras et des jambes. Bruscambille avait acheté ou loué ces malheureux à leurs respectables parents, pour les lancer dans le monde et sur la corde roide, avec ou sans balancier.

Ajoutez un pitre, en queue rouge, qui avalait au besoin des sabres, de l'étoupe enflammée, des grenouilles vivantes, et le Turc qui constituait l'orchestre à lui seul. En tout, cinq personnes grouillant jour et nuit dans la grande voiture.

Cette maison roulante avait environ quinze pieds de long, sur dix de hauteur ; elle se divisait en trois compartiments, éclairés par des chatières, et communiquant par des portes. Le premier servait de magasin, le second de cuisine, et le dernier de logement commun...

Cette sorte de chambre assez spacieuse était aménagée comme la cabine d'un navire. Cinq lits ou plutôt cinq tiroirs de commode s'étageaient en deux rangs. Un chassis pratiqué dans l'impériale donnait du jour et de l'air. L'épaisseur d'un double plancher abritait les toiles et les tréteaux nécessaires pour l'érection du théâtre.

(A suivre.)

BON
du nouveau Concours de 5.000 Fr.
N° 19